

NOTE DE LECTURE

Trois imposteurs : Moïse, Jésus, Mahomet

Si nombreux sont les livres qui font parler d'eux longtemps après leur publication, il est moins courant qu'un ouvrage fasse parler de lui longtemps avant sa publication. Georges Minois, dans un ouvrage récent, nous retrace l'histoire de cet ouvrage singulier : le *Traité des trois imposteurs* (1).

Ce livre a un double intérêt : d'une part en faire l'histoire revient à passer en revue toute l'histoire de la libre pensée. D'autre part il constitue justement une synthèse des critiques adressées aux religions depuis l'Antiquité jusqu'au 18^e siècle.

Commençons donc par en évoquer l'histoire...

"Histoire d'un livre blasphématoire qui n'existait pas"

La première référence au *Traité des trois imposteurs* date du 13^e siècle : le pape accuse l'empereur Frédéric II - en rivalité avec la pouvoir pontifical, et soupçonné (à juste titre) de tolérance religieuse et d'intérêt pour les sciences - d'avoir fait rédiger un ouvrage sur "les trois imposteurs", les fondateurs des trois grandes religions monothéistes (Moïse, Jésus, Mahomet).

En tout cas, le thème est lancé, le titre de l'ouvrage, suffisamment parlant par lui-même, va vivre sa propre vie.

Au Moyen Âge, divers éléments le relancent régulièrement. Ainsi, fait peu connu, l'attente apocalyptique récurrente à cette époque provoque la floraison de faux messies, entretenant la suspicion face aux prétentions religieuses. Ces remises en cause s'articulent avec des mouvements de contestation populaire : d'où l'idée que les tromperies religieuses sont au service de la tromperie politique, à savoir l'ordre social inégalitaire.

D'abord en vogue dans le monde arabo-musulman dès le 12^e siècle (le philosophe Averroès devient un symbole de l'incrédulité), il prospère ensuite en Occident, utilisé à la fois par les sceptiques et par l'Église catholique qui en fait une accusation d'infamie pour discréditer les hétérodoxes. Tout penseur sulfureux ou contestataire, comme Boccace en Italie, est accusé d'être l'auteur de l'imaginaire pamphlet, dont le titre suffit à résumer la thèse. Les accusations sont particulièrement répandues dans les zones de cosmopolitisme comme l'Europe méditerranéenne. Ce qui au fond n'est pas surprenant.

En tout cas à la fin du Moyen Âge le décor est planté : on croit à l'existence du livre sans l'avoir encore vu, on le recherche même activement parfois... ou plutôt on recherche son auteur.

"Les trois imposteurs" au début de l'époque moderne

Pendant la Renaissance, on se met tellement à croire qu'il existe, que certains commencent à prétendre l'avoir vu (mais pas lu)... sans connaître pour autant ni son auteur ni son contenu. Une importante littérature secrète se développe, maniant le blasphème ou l'irréligion : on ne recherche plus désormais un auteur supposé, mais le livre lui-même. D'abord en Italie, où le terme d'"athéisme" se répand : même des auteurs tout à fait publics comme Machiavel tendent à présenter la religion comme une imposture ("*Tout État où la crainte de l'Être suprême n'existe pas doit périr s'il n'est maintenu par la crainte du prince*").

Dans le même temps la répression va bon train, et le *Traité* constitue un motif d'accusation : le siècle s'achève avec l'exécution de Giordano Bruno par l'Inquisition, accusé entre autres d'être l'auteur du livre. Comme beaucoup d'autres exécutés à la même époque : Étienne Dolet, Michel Servet...

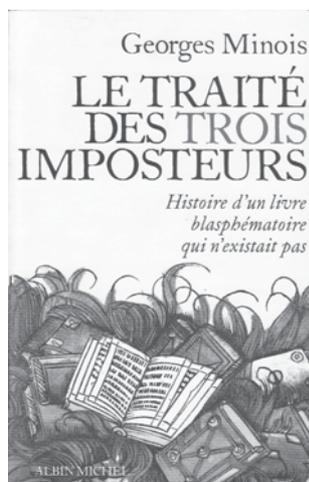
Au 17^e siècle, la suspicion se porte vers l'Europe du Nord. Le livre est activement recherché, il semble en effet acquis que les premiers manuscrits portant ce nom entrent

en circulation vers 1650. Outre l'Allemagne, signalons le rôle des Pays-Bas (Provinces-Unies), zone d'immigration juive et de protestants français : le bouillonnement intellectuel est à son comble, le philosophe Spinoza marque les esprits, un syncrétisme émerge, qui puise à plusieurs sources (l'averroïsme, le philosophe juif Maimonide). Les "Lumières radicales", critique implacable de l'inhumanité, du caractère néfaste, des trois monothéismes, en résulteront au 18^e siècle...

En parallèle, une vague d'indifférence populaire et d'attitude critique des savants secoue l'Angleterre, tandis que les libertins français, par ailleurs souvent de grands seigneurs élitistes, partent à l'assaut de la crédulité religieuse.

L'essor du 18^e siècle

Au final c'est ainsi l'ensemble de ces composantes (libertins français, penseurs comme Hobbes ou Spinoza, milieux savants franco-hollandais) qui contribue à amener à l'existence le *Traité* ; en quelque sorte, le livre condense tous ces mouvements intellectuels critiques.



(1) Georges Minois, *Le traité des trois imposteurs*, Albin Michel, 2009.

Finalement il apparaît, et même en plusieurs versions, du fait de son appartenance à la littérature clandestine qui cultive le secret par définition. Au total il y a 41 manuscrits du livre ! Par conséquent, sans pouvoir parler d' "original", on distingue deux versions de référence de l'ouvrage.

Le texte "originel" (si ces mots ont un sens) sort vers 1688 en Europe du Nord, écrit en latin : le ***De tribus impostoribus***. La version française sort quant à elle en 1719, sous le titre ***La Vie et l'Esprit de Spinoza*** (la ***Vie de Spinoza*** étant en fait le ***Traité des trois imposteurs***). Les deux versions possèdent bien entendu de très larges points communs. Mais la seconde version, dont il sera question ci-dessous, insiste davantage sur le rôle social et politique des religions (voir encadrés). Dès lors le livre est recherché par les polices des monarchies européennes, circulant dans un milieu assez restreint : grands seigneurs, diplomates, amateurs et collectionneur fortunés... Il fait scandale au point que, maintenant qu'il existe réellement, des religieux écrivent pour nier son existence...

Au 18^e siècle, il est difficile de suivre la vie du ***Traité***, qui devient un des ouvrages les plus prisés de la littérature clandestine et contestataire. Le baron d'Holbach, "encyclopédiste" et spécialiste de la littérature clandestine, le relance avec éclat en 1768 avec une édition imprimée. S'ensuivront plusieurs rééditions jusqu'à la fin du siècle. Paradoxalement, le ***Traité*** voit décliner son rôle aux 19^e et 20^e siècles.

Mais plus qu'un livre, le ***Traité*** est comme un résumé du mouvement de la libre pensée face aux dogmes religieux : il en véhicule les idées essentielles, subit les mêmes difficultés et se diffuse de la même manière.

Pourquoi cette diffusion du thème des "trois imposteurs" ?

À la lecture du livre de Georges Minois, solidement documenté, plusieurs éléments sautent aux yeux. Tout d'abord, la critique de la religion s'épanouit dans des moments et lieux de cosmopolitisme, en premier lieu au milieu du syncrétisme culturel et religieux de la Sicile de Frédéric II. Au Moyen Âge, les personnes accusées d'avoir écrit le livre viennent de cette zone de contacts que constitue l'Europe méditerranéenne (Sicile, Espagne, Portugal). De même, au 17^e siècle, l'Europe du Nord et notamment les Pays-Bas, lieux de confluences de populations immigrées, verront la naissance réelle du livre.

Ensuite, les religions elles-mêmes alimentent aussi la critique anticléricale : leurs outrances, leurs aspects les plus caricaturaux, font l'objet d'une dénonciation ancienne, prenant racine dans l'Antiquité. De nombreux auteurs, et non des moindres, évoquent l'idée d'imposture religieuse (Hérodote, Tite-Live, les philosophes grecs, Épicure et Lucrèce...). Ainsi, face aux chrétiens, c'est le païen Celse qui dans son ***Discours véritable*** porte la critique... en utilisant des arguments des Juifs : Jésus est un magicien qui a utilisé des subterfuges pour abuser les hommes.

Car la critique de la religion s'alimente aussi des conflits entre les différentes religions, qui montrent leurs côtés les plus sombres en même temps qu'ils fournissent des arguments à l'athéisme et au sentiment de l'imposture religieuse. Ainsi les premiers chrétiens sont-ils critiqués à la fois par les arguments des Juifs et des païens ; puis Mahomet est soumis à son tour à une critique chrétienne

De tribus impostoribus

Les deux versions de l'ouvrage, agrémentées d'une introduction de Raoul Vaneigem et d'un texte tout aussi critique de Geoffroy Vallée (pendu pour ce fait en 1574, à moins de 25 ans...) ont été publiées il y a quelques années (1). Le ***De tribus impostoribus*** se penche notamment sur les ressorts psychologiques des religions, mettant en évidence leurs profondes parentés : la peur et la nécessité d'honorer une divinité... Parentés utilisées par les différents clergés, et au cœur de la tromperie religieuse. Il s'étend le plus longuement sur Moïse, détaillant la liste des absurdités et vilenies dont il serait coupable selon la ***Bible*** elle-même.

(1) ***L'Art de ne croire en rien, suivi de Livre des trois imposteurs***, Rivages poche/Petite Bibliothèque, 2002.

implacable. De leur côté, les musulmans, sans considérer Jésus comme un imposteur, accusent les chrétiens d'imposture quand ils en font le fils de Dieu. La critique réciproque des religions induit en fait un doute plus global sur le phénomène religieux lui-même, doute touchant tous les fondateurs de religions. Dans le même temps, il ne faut pas sous-estimer non plus les courants qui critiquent de l'intérieur chacune des religions, y compris en "empruntant" des arguments développés par d'autres courants au sein d'autres religions. Par exemple, toujours au Moyen Âge, Maimonide est à l'origine du développement d'une critique du judaïsme : "*La science de la loi est une chose à part, et la philosophie est une chose à part*". Un penseur arabe hésite encore moins : "*Les chrétiens errent ça et là dans leur voie, et les musulmans sont tout à fait hors du chemin ; les Juifs ne sont plus que des momies, et les mages des Perses des rêveurs*".

Ces éléments ne seraient rien sans deux autres facteurs décisifs. Tout d'abord, la situation sociale, avec l'importance de la religion dans le maintien de l'ordre social : le rôle politique et social de l'imposture religieuse éclate au grand jour.

De plus, le développement des universités crée un milieu réceptif à ces critiques. Sans oser s'en prendre frontalement à la religion, nombreux sont ceux qui "jouent" avec la limite. Par ailleurs la critique de la religion ne reste pas cantonnée aux milieux intellectuels : à certaines périodes, l'anticléricisme est un phénomène de masse.

Le *Traité* et la critique religieuse

Le ***Traité***, comme le signale Georges Minois, constitue une sorte de condensé de tous les thèmes de la critique libre penseuse. Et effectivement, les principaux griefs à l'égard des religions reprennent des spéculations datant de plusieurs siècles.

Tout d'abord concernant les fondateurs des monothéismes, les imposteurs en chef que sont Moïse, Jésus et Mahomet. Le ***Traité*** reprend les griefs traditionnels (mensonges, manipulation, affabulations...), et relève que les prophètes sont en fait aussi des hommes d'État (ou aspirent à l'être), se voulant législateurs et fondateurs d'un ordre social : au final, la religion est avant tout un outil politique utilisé par les rois et les Églises pour dominer le peuple. En ce sens la critique religieuse se mue en critique sociale, d'où

L'hostilité de Voltaire au **Traité**. L'auteur du **Traité** détaille même les manières d'utiliser la religion pour les pouvoirs en place (prétendre communiquer directement avec Dieu, utiliser la religion pour justifier des actes difficilement défendables d'une autre manière...).

Ces considérations sur les fondateurs des religions relèvent d'une explication plus globale de l'origine des religions, qui ont toutes les mêmes mécanismes d'apparition : l'ignorance des causes de certains phénomènes pousse à une explication surnaturelle pour conjurer la peur de l'inconnu, explication servant notamment à justifier les difficultés bien réelles de la vie quotidienne. Karl Marx n'a rien inventé en la matière...

En plus de la critique des prophètes eux-mêmes, le **Traité** ose une démarche "comparatiste" en les mettant sur un pied d'égalité. C'est l'aspect le plus scandaleux pour les dignitaires chrétiens, une sorte de blasphème ultime : mettre les trois prophètes sur le même plan revient à nier le principe religieux lui-même ! La comparaison des religions permet de relever les filiations entre elles - contrairement à l'essence unique que postule chacune d'entre elles - et à mettre en évidence les "emprunts" des chrétiens aux religions païennes par exemple. Pour beaucoup de libres penseurs, les religions ont un fond commun, chacune s'adapte à la situation sociale et politique dans laquelle elle apparaît : une religion nouvelle utilise la précédente comme point de départ, tout en rompant avec elle sur certains points.

Ainsi dans le **Traité**, la critique des religions ne se limite pas à une démarche rationaliste, même si elle est présente notamment pour analyser divers sujets touchant aux religions, à toutes les religions : les questions de l'éternité du monde et de l'existence de Dieu, de l'âme et de sa nature, des démons et de leur existence...

Une question importante demeure : la critique religieuse a-t-elle une visée d'émancipation sociale ? Il est certain que les grands seigneurs libertins du 17^e siècle méprisent le peuple en proie à la superstition religieuse ; pour eux, l'athéisme est une preuve de leur supériorité intellectuelle. En revanche, le **Traité** n'est pas sur cette position : *"Ce qu'il y a de certain, c'est que la droite raison est la seule lumière que l'homme doit suivre, et que le peuple n'est pas aussi incapable d'en faire usage qu'on tâche de le lui persuader"*. Ainsi critique de la religion, critique sociale et volonté d'émancipation sont liées.

Les hardiesses de la critique religieuse

Nombre de thèmes développés par le **Traité** nous sont familiers, et pour cause : il synthétise des réflexions presque aussi anciennes que les religions elles-mêmes. Une autre raison de la familiarité de ces thèmes, c'est que finalement ils sont sortis de la "clandestinité" intellectuelle. Le déclin rapide de la notoriété du **Traité** après la Révolution française en témoigne paradoxalement : il perd de sa charge subversive et scandaleuse.

Parler du **Traité**, ce serait donc enfoncer des portes ouvertes sur les questions religieuses ? Souvenons-nous que les religions n'ont pas renoncé à leurs prétentions, tandis qu'y compris des militants d'extrême-gauche peuvent sous-estimer le rôle de la lutte anti-religieuse, pour ne pas dire plus... et les forces dominantes du mouvement ouvrier ne sont pas sans reproche non plus !

Alors pour rappeler aussi ce que sont les religions monothéistes, ce qu'elles sont capables de faire quand elles sont en position de force, l'histoire du **Traité** constitue un rappel salutaire. Rappel qui montre bien les difficultés auxquelles s'est heurtée la pensée critique.

Tout d'abord, comme le rappelle l'auteur, la répression s'est exercée dès l'Antiquité. Et elle ne se relâche pas facilement, Elle reste très présente dans les moments et les pays de "tolérance" religieuse, comme les Pays-Bas à l'époque de Spinoza : nier la divinité du Christ ou l'origine divine de la **Bible** peut entraîner l'emprisonnement pour plusieurs années ! Et les protestants ne sont pas en reste : Calvin livre sans hésitation au bûcher Michel Servet et Jacques Gruet...

Comme à leur habitude, les religieux tentent de faire des liens entre la critique rationaliste et une supposée perversion morale, assimilant par exemple l'athéisme à l'homosexualité (durement réprimée à l'époque). Tous les penseurs condamnés au bûcher sont accusés à la fois d'être athées, d'avoir écrit le **Traité** et de pratiquer l'homosexualité : Étienne Dolet, Michel Servet, Giordano Bruno, Giulio Vanini et tant d'autres...

Les penseurs critiques feront face à la répression. D'abord par la littérature clandestine. Ensuite par des moyens détournés, de double langage, de sous-entendus ou d'une dialectique qui formellement ne remet pas en cause les dogmes. Ainsi, il est courant de tomber sur des "réfutations" de l'incrédulité religieuse, qui en fait la mettent en valeur par exemple au moyen de "dialogues" littéraires entre différentes croyances... C'est le cas de Jean Bodin en France au 17^e siècle, qui fait débattre sept sages, pour conclure sur une pirouette après avoir ridiculisé les dogmes religieux : *"Parmi un si grand nombre de religions, il peut être de deux choses l'une : ou que ce n'est rien, ou que l'une n'est pas plus vraie que l'autre"*. On peut être professeur d'université, voire religieux, le jour, et auteur athée la nuit...

Le **Traité** a ceci d'important qu'il met en quelque sorte au défi les intellectuels qui restent dans l'ambiguïté, d'en sortir : il n'est pas étonnant que Voltaire prenne la plume pour le réfuter.

En tout état de cause, sa charge subversive, mais aussi le courage - pas seulement intellectuel - qu'il fallait pour défendre ces opinions, en font un emblème de l'esprit critique. Il est heureux qu'un auteur nous ait rappelé dans quelles conditions difficiles la laïcité et la libre pensée ont progressé, et à quels obstacles encore présents elles ont été confrontées.

Quentin Dauphiné □

Livre des trois imposteurs

Plus structuré que l'autre, il part de la notion de Dieu et de la notion de religion. Son propos est là aussi de démontrer que toutes les religions ont au fond les mêmes origines et motivations, véhiculent les mêmes impostures. Il privilégie les trois monothéismes sans se limiter à eux (il procède en quelque sorte à une sociologie du phénomène religieux avant la lettre), en montrant à chaque fois la finalité politique et sociale de l'imposture religieuse. Il se conclut par un point sur des questions religieuses "sensibles" telles que l'âme, sa nature, etc.